



## Annales historiques de la Révolution française

355 | janvier-mars 2009  
L'Église catholique en Révolution

---

# La parole des prédicateurs à l'épreuve de la Révolution

*The Religious Rhetoric of Preachers Confronted by the Revolution*

Isabelle Brian

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10713>  
DOI : 10.4000/ahrf.10713  
ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009  
Pagination : 25-48  
ISBN : 978-2-200-92557-4  
ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Isabelle Brian, « La parole des prédicateurs à l'épreuve de la Révolution », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 355 | janvier-mars 2009, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10713> ; DOI : 10.4000/ahrf.10713

---

Tous droits réservés



## ARTICLES

### ***LA PAROLE DES PRÉDICATEURS À L'ÉPREUVE DE LA RÉVOLUTION***

Isabelle BRIAN

---

Les prédicateurs catholiques figurent parmi les rares orateurs ayant la possibilité de prendre la parole en public avant la Révolution. Dès les débuts de celle-ci, les discours politiques sont tributaires, entre autres, des modèles fournis par l'éloquence sacrée, dont les dispositifs et les conventions sont repris notamment dans de brefs livrets parodiques tournant en dérision la rhétorique révolutionnaire. Si la chaire souffre de la concurrence de la tribune, le discours religieux n'en est pas moins tributaire à son tour des modèles fournis par le discours politique. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il semble que le sermon, à travers les recommandations des *Annales de la religion*, accorde une place centrale à la morale et à l'émotion.

**Mots-clés :** prédication, religion, catholicisme, révolution, éloquence, rhétorique.

---

À Paris, le Carême 1789, comme tous ceux qui l'ont précédé pendant un siècle et demi, a été annoncé par un petit guide à l'usage des fidèles : la liste des prédicateurs devant prêcher dans les églises de la capitale<sup>1</sup>. Ces « stations » de Carême, comme celles d'Avent, attiraient un public si nombreux que Madame Roland écrit dans ses *Mémoires* : « C'était une singulière chose que Paris dans ce temps-là : ce rendez-vous de toutes les impuretés du royaume était aussi le foyer des lumières et du goût ; prédicateur et comédien, professeur ou charlatan, quiconque avait

(1) Cette *Liste des prédicateurs devant prêcher le carême* (ou l'Avent) à Paris se présente sous la forme d'une publication bisannuelle de 8 à 12 pages. La Bibliothèque nationale en conserve une série presque continue de 1646 à 1790 sous la forme d'un recueil en deux volumes.

du talent était suivi à son tour »<sup>2</sup>. Il n'est pas sûr que tous les prédicateurs aient eu le talent évoqué par la mémorialiste, ils furent pourtant plus de cent cinquante à prêcher cette année-là du haut des chaires parisiennes.

Moins de dix ans plus tard, sous le Directoire, alors que le Conseil des Cinq-Cents débattait de la police des cultes, un certain Jean-Zacharie Paradis de Raymondis faisait paraître à Paris une courte brochure réclamant l'interdiction de toute prédication, ou du moins de tout sermon élaboré car, avançait l'auteur, « surtout dans les circonstances présentes, les prédications sont dangereuses »<sup>3</sup>. Dans ces conditions et dans l'espace chronologique délimité par ces deux jugements, quelles ont pu être la place et la fonction des prédicateurs dans le Paris des dernières années de l'Ancien Régime et de la Révolution ? Il ne s'agira pas ici de retracer des parcours ou des carrières individuels, souvent bousculés au cours de la décennie envisagée, mais plutôt de préciser les conditions effectives de la prédication : cadres institutionnels, données matérielles et traditions rhétoriques qui déterminent sa réception. Ce n'est qu'à partir de ce premier tableau qu'il sera possible de préciser quels furent les enjeux de la parole des prédicateurs dans le discours révolutionnaire parisien afin de cerner les possibilités et les limites d'un « sermon civique ». Dans un troisième temps seront examinées les significations et interprétations possibles de la forme du sermon dans le débat politique afin de déterminer en quelle mesure la tribune révolutionnaire peut tolérer la chaire et ses orateurs.

### La chaire parisienne à la fin de l'Ancien Régime

Avant d'évoquer le devenir de la prédication sous la Révolution, il est nécessaire de s'attarder sur les conditions de cette dernière sous le règne de Louis XVI. Elle a jusqu'ici assez peu retenu l'attention des historiens, tant elle apparaît, aux yeux mêmes des contemporains, comme un écho affaibli,

(2) *Mémoires de Madame Roland*, édition présentée et annotée par Paul de Roux, Paris, Mercure de France, 2004, p. 473.

(3) Il s'agit d'une brochure anonyme attribuée par Barbier à Jean-Zacharie PARADIS DE RAYMONDIS, *Des prêtres et des cultes. Toute prédication doit être réduite à la prononciation du précepte : « Aimez Dieu plus que tout, et le prochain comme vous-mêmes »*. « Dans ces deux commandements sont renfermés la Loi et les Prophètes », Paris, Impr. De Marchant, (s.d.). L'auteur, né à Bourg-en-Bresse en 1746, avait été lieutenant de bailliage de la même ville mais s'était retiré pour se consacrer à l'étude des lettres et de l'agriculture. Il s'était fait connaître en 1784 en publiant un *Traité élémentaire de morale et de bonheur, pour servir de prolégomènes ou de suite à la collection des moralistes*. Réfugié dans le Frioul à partir de 1792, il rentra en France après la chute de Robespierre. La brochure publiée en 1797 est une réponse au rapport Dubruel sur les cultes et les prêtres aux Cinq-Cents.



voire dénaturé, de l'éloquence du Grand Siècle<sup>4</sup>. Elle reste pourtant un moment clé de la vie des paroisses parisiennes, comme l'indiquent de nombreux témoignages parmi lesquels ceux de Louis-Sébastien Mercier et de Madame Roland. Précisons tout d'abord en quelles circonstances les Parisiens pouvaient entendre annoncer la parole de Dieu. Les informations demeurent rares sur les prêches dominicaux, prônes et homélies, généralement pris en charge par le clergé paroissial. La prédication extraordinaire, souvent mondaine, est au contraire largement annoncée et commentée. C'est celle des oraisons funèbres et des panégyriques des saints, prononcés devant des publics choisis, attentifs avant tout à la forme des discours. Deux événements majeurs sont, à Paris, l'occasion pour les prédicateurs ambitieux de faire montre de leur talent et parfois de leur esprit courtisan : d'une part le panégyrique de saint Augustin, prononcé devant les membres de l'Assemblée du clergé, d'autre part celui de saint Louis, pour lequel les membres de l'Académie française s'assemblent tous les 25 août<sup>5</sup>.

Entre le banal et l'extraordinaire, les stations d'Avent et de Carême occupent une place à part. Ces dernières sont l'occasion pour des prédicateurs engagés tout exprès par les marguilliers de paroisse ou les supérieurs de couvents de s'adresser à un public élargi en des sermons suivis : deux ou trois fois par semaine, et ceci pendant plus d'un mois. Ce sermon correspond au style discursif et consiste en un long commentaire d'environ une heure d'un verset de l'Écriture. Les conventions sur le « beau style » et la crainte du scandale mises à part, ces exercices laissaient au prédicateur une assez grande liberté dans le choix des citations et des exemples puisque le passage commenté était toujours très bref ; énoncé d'abord en latin, mais toujours traduit en français, il ne déterminait que partiellement l'orientation du discours.

Prêcher une station à Paris, si possible dans un lieu central (les paroisses Saint Jacques de la Boucherie, ou Saint-Roch, ou Saint-Paul), n'est pas un passage obligé pour un ecclésiastique, mais outre la rémuné-

(4) Outre l'ouvrage de Jules CANDEL, *Les Prédicateurs français dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. De la Régence à l'Encyclopédie (1715-1750)* [1904], Genève, Slatkine, 1970, il faut surtout mentionner Antoine BERNARD, *Le sermon au XVIII<sup>e</sup> siècle, étude historique et critique sur la prédication en France, de 1715 à 1789*, Paris, A. Fontemoing, 1901. Ce dernier distingue et oppose pour la période 1774-1789 les représentants de la prédication semi-philosophique et ceux de la prédication traditionnelle, notamment dans le deuxième chapitre de la cinquième période (1774-1789), p. 473 et suivantes. L'ouvrage de l'abbé A. ROSNE, *La Chaire française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, t. I, Paris, Bloud et Barral, 1901, est entièrement construit sur le thème de la décadence de la prédication à cette époque.

(5) Sur ces panégyriques, une étude très utile, même si elle concerne le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle : Pierre ZOBEMAN, *Les cérémonies de la parole. L'éloquence d'apparat en France dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1998. Id., *Les panégyriques du roi prononcés dans l'Académie française*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 1991.

ration attachée à l'exercice, cela peut ouvrir bien des portes pour une future carrière. En effet, le prédicateur est non seulement nourri (c'est la collation, parfois copieuse, qui suit sa prestation), mais aussi payé, parfois très généreusement. Nul sermon n'est pourtant mieux rémunéré que celui prononcé à Versailles devant le roi : outre une pension et une éventuelle abbaye en commende, il peut valoir à l'orateur le titre de prédicateur du roi, titre purement honorifique, mais qui permet ensuite d'obtenir des engagements pour les meilleures chaires de Paris<sup>6</sup>. Louis-Sébastien Mercier le rappelle : « C'est qu'un carême à la cour rapporte bien mille écus, conduisant parfois à de bons bénéfices et même à une abbaye »<sup>7</sup>. Il précise également qu'un carême prononcé dans une paroisse cossue rapporte entre cent et cinq cents écus, ce qui est loin d'être négligeable et se trouve corroboré par les archives paroissiales<sup>8</sup>. Un autre témoignage de la place centrale attribuée à la prédication est le soin apporté par les marguilliers à l'édification des chaires ; beaucoup ont été rénovées ou remplacées au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, mais d'autres sont édifiées au cours du XVIII<sup>e</sup>. Dans les années 1780, la fabrique de Saint-Sulpice, dont le premier marguillier ou marguillier d'honneur n'est autre que le duc d'Aiguillon, ouvre un concours destiné à déterminer le meilleur projet pour une chaire monumentale<sup>9</sup>. Les registres de la fabrique conservent les lettres relatives à ce sujet ; les dessins préparatoires sont aujourd'hui dispersés. Ceux de

(6) Un projet de réforme de la chapelle du roi en 1788 précise : « Le titre de Prédicateur ordinaire du Roi n'a nulle fonction à remplir, et conséquemment peut être supprimé ou conservé selon le bon plaisir du roi. Ce n'est qu'un objet de 300 £ par année ». AN, O/1/1750, n° 39, 1788, chapelles actuelles du roi et de la reine, art. 8.

(7) Louis-Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris*, édition établie sous la direction de Jean-Claude BONNET, Paris, Mercure de France, 1994, vol. 2, chapitre DLXXXII, t. II, p. 164.

(8) Voir aussi John Mc MANNERS, *Church and Society in Eighteenth Century France*, vol. 2, Oxford, Clarendon Press, 1998.

(9) AN, LL 950, fol. 130 v°. Lettre datée du 29 juin 1788, du duc d'Aiguillon, relativement à la nouvelle chaire : « J'ai reçu, Monsieur, l'expédition en forme que vous avez pris la peine de m'adresser, de la délibération du 19 mai dernier, de Mrs les curé et marguilliers de la fabrique de St Sulpice concernant le projet que j'ai de faire construire à mes despens une chaire dans l'église de cette paroisse, conformément au modèle que j'ai fait mettre sous vos yeux, mon intention a été de donner dans cette occasion à Mrs les curé et marguilliers mes confrères, un témoignage de mon attachement et de ma considération pour eux... ». Mais le duc d'Aiguillon meurt en septembre 1788, la « tradition » ou inauguration de la chaire a lieu en janvier 1789, à cette occasion, les marguilliers de Saint-Sulpice font inscrire sur leur registre de délibérations que leur compagnie est « persuadée que ce monument confié par Monsieur le duc d'Aiguillon à un artiste aussi célèbre que M. de Wailly, ne pourra manquer d'ajouter à la décoration de cette superbe basilique et sera le témoignage à jamais mémorable de la générosité de Monsieur le duc d'Aiguillon », *ibid.*, fol. 142 r°. Sur Wailly, voir *Charles de Wailly : peintre architecte dans l'Europe des Lumières* : exposition, Paris, hôtel de Sully, 23 avril-1<sup>er</sup> juillet 1979. Catalogue par Monique MOSSER et Daniel RABREAU, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, Paris, Bellamy et Martet, 1979.



l'architecte Lequeu, conservés à la Bibliothèque nationale sont les plus spectaculaires, notamment le dessin où la chaire apparaît sous la forme d'un globe gigantesque dont le socle laisse échapper le serpent du jardin d'Éden, tandis que les terres qui n'ont pas encore connu l'évangélisation sont masquées par les nuages<sup>10</sup>. Minuscule personnage juché sur cette énorme boule, le prédicateur est écrasé sous un ange au moins aussi grand que lui, à la carrure athlétique, brandissant une véronique, devant une croix qui vient couronner l'édifice<sup>11</sup>. Les autres projets de Lequeu, moins novateurs mais tout aussi grandioses, notamment un Saint-Sépulcre sous la forme d'un chaos pierreux n'eurent pas plus de succès. La réalisation de la chaire fut finalement confiée à Charles de Wailly, qui proposait un projet monumental mais beaucoup plus classique.

Mais que disent les prédicateurs en chaire ? Le sermon au XVIII<sup>e</sup> siècle est l'aboutissement d'une tradition rhétorique vieille de plus de deux siècles et sans cesse reprise par des manuels qui paraissent jusqu'à la veille de la Révolution. Franck Paul Bowman en a rappelé les traits principaux en s'appuyant essentiellement sur le *Discours sur l'éloquence de la chaire* de l'abbé Maury dont la première édition date de 1777 et sur les *Éléments de littérature* de Marmontel parus en 1787<sup>12</sup>. Ces deux auteurs ont en commun un souci affiché de refuser les formes trop alambiquées pour recommander la plus grande simplicité dans la composition et dans l'énonciation. Marmontel prend en particulier pour modèle le prédicateur

(10) Jean-Jacques Lequeu a proposé cinq projets différents dont les dessins sont aujourd'hui conservés au département des estampes de la Bibliothèque nationale. Les deux premiers (A et B) sont assez proches de celui de De Wailly qui fut finalement retenu, avec l'idée d'une chaire suspendue entre deux volées d'escaliers, mais, chez Lequeu, l'abat-voix est surmonté d'un ange et, chez De Wailly, d'une allégorie de la charité. Sur Jean-Jacques Lequeu, voir Philippe DUBOY, *Jean Jacques Lequeu : une énigme*, Paris, Hazan, 1987.

(11) Ce projet semble avoir eu la préférence de Lequeu qui le commente assez longuement dans une lettre accompagnant les dessins préparatoires, datée du 28 mai 1788 et adressée au duc d'Aiguillon ; la chaire y précise-t-il « est assise sur la partie du monde où le sauveur naquit, où il a souffert pour nous, où ses apôtres ont fait triompher l'évangile, où les ordres religieux chrétiens se sont établis, d'où ils sont sortis, enfin le berceau de notre religion. D'un côté le nom des pays où le flambeau de la vérité a éclairé les hommes atteste les étonnants progrès de notre religion, tandis que d'un autre, des nuages qui obscurcissent certaines portions de ce globe font connaître ce qui en est resté enseveli dans les ténèbres de l'erreur ». Lettre numérisée, accessible sur la base de la Bibliothèque nationale.

(12) Frank Paul BOWMAN, *Le discours sur l'éloquence sacrée à l'époque romantique. Rhétorique, apologétique, herméneutique (1777-1851)*, Genève, Droz, 1980. À propos de l'abbé Maury, F. P. Bowman écrit : « Son étude est à la fois une histoire de l'éloquence sacrée, histoire assez pessimiste et qui conclut sur des lamentations à l'égard de l'état actuel de la prédication en France, et en même temps une collection de conseils sur la pratique de la prédication, avec des discussions détaillées de problèmes stylistiques et d'organisation, et où les appels à la simplicité, à un style direct, reviennent inlassablement », p. 12.

de mission Jacques Bridaine dont le style rustique avait pu se déployer lors du carême 1751 à Saint-Sulpice et dont il vante l'efficace simplicité.

Au-delà de ces conseils qui ne sont peut-être que des vœux pieux, l'impression générale dégagée par la lecture des sermons des années 1770 et 1780 est celle de discours mesurés qui vont de l'apologétique discrète à la leçon de morale bienveillante<sup>13</sup>, évitant le plus souvent les questions de dogme. C'est du moins le jugement que porte, dans un ouvrage anonyme, l'abbé de Boismont, prédicateur ordinaire du roi en 1781 et orateur à succès : « Nos prédicateurs eux-mêmes, à l'exception d'un petit nombre d'énergumènes sans talents, sont assez tempérés : ils ont très finement senti que le ton du siècle, le pli des esprits, le courant des opinions devoit entrer pour quelque chose dans le système religieux ; que la couleur morale du dix-huitième siècle ne pouvoit être celle des premiers temps, et que pour conserver le fonds, il falloit le protéger par des formes et par des accessoires qui flattent et qui séduisent. Ainsi ils ne parlent plus que rarement d'enfer, de vengeance, d'éternité, cette tournure moëlleuse est assez pacifique et tout s'arrange »<sup>14</sup>. Une remarque qui laisserait croire que tous ont suivi la recommandation de l'Assemblée du clergé de 1770 de ne pas trop agiter du haut des chaires la menace des fins dernières. Une remarque à prendre cependant avec précaution car l'abbé de Boismont est l'un des meilleurs représentants de cette éloquence à fleuret moucheté, plus préoccupée des convenances, moins convaincue de la nécessité d'annoncer l'Évangile ; ce dernier n'est d'ailleurs cité qu'une seule fois dans le sermon de charité prononcé par ce même auteur en 1782, morceau de bravoure aussitôt publié<sup>15</sup>. Aussi Boismont se trouve-t-il rangé, par

(13) Marmontel, « le champ fertile et vaste de l'éloquence de la chaire, c'est la morale », *De l'éloquence de la chaire*, dans Charles-Yves COUSIN D'AVALLON, *Dictionnaire biographique et bibliographique*, Paris-Lyon, 1824, p. 148.

(14) Nicolas THYREL DE BOISMONT, *Lettres secrètes sur l'état actuel de la Religion et du Clergé de France, à M. le Marquis de..., ancien Mestre de Camp de Cavalerie, retiré dans ses terres, lettre 1ère de Paris, le...1781*, s. l. n. d., p. 5.

(15) On trouve une indication de la réception de ce sermon dans le journal d'un ecclésiastique contemporain. « On m'a appris une anecdote bien singulière au sujet du sermon de M. de Boismont. Marmontel avoit été à ce sermon, croyant apparemment entendre un discours à l'académicienne sur l'humanité. Le premier point l'a enchanté, le second l'a désolé ; il ne pouvoit tenir en place ; il se mordoit les lèvres, pestoit tant et tant ; il n'y reconnoissoit point les pensées académiques et voyoit avec peine les tournures du Louvre prêter leur éclat à des pensées chrétiennes qu'il méprisoit. Il est bien vrai qu'il y a trouvé de bons paquets qu'il auroit pu remettre le soir à leur adresse ». La première partie portait sur l'assistance due aux vieux soldats, la seconde partie développait la même idée au sujet des prêtres âgés, dans Maurice TOURNEUX (éd.), *Journal intime de l'abbé Mulot, bibliothécaire et grand-prieur de l'abbaye de Saint-Victor (1777-1782)*, Paris, Daupéley-Gouverneur, 1902, p. 102.



l'auteur d'un ouvrage sur le sermon au XVIII<sup>e</sup> siècle parmi les « prédicateurs philosophes »<sup>16</sup>.

Son public est d'ailleurs constitué des représentants de la meilleure société parisienne. Son discours révèle le souci de répondre à leurs attentes. Ce qui n'est pas le cas de tous les orateurs, certains étant, à en croire Mercier, peu conscients des différences entre les auditoires. Le *Tableau de Paris* les évoque avec ironie : « Tel autre prédicateur prêche dans un faubourg de Paris ou dans un misérable village, un sermon qu'il a composé contre le luxe. Mes frères, dit-il en apostrophant un auditoire déguenillé, la sensualité de vos tables, ces mets recherchés, ces délicatesses voluptueuses qui réveillent vos sens engourdis et fatigués de plaiser [...] Et il débite cela à de pauvres malheureux qui ne mangent le dimanche que du pain, du lard, des choux à l'eau et au sel. Que fait-il ? La répétition d'un discours qu'il prononcera le lendemain à Saint-Roch, dans le quartier opulent de la finance ».

Cet aspect stéréotypé de la prédication, sur lequel les contemporains glosent volontiers<sup>17</sup>, est encore renforcé par la pratique courante, et d'ailleurs recommandée, surtout en début de carrière, du plagiat, de la mémorisation par cœur du texte d'autrui<sup>18</sup>. Cependant l'exercice de la prédication est encore, à la veille de la Révolution et malgré les critiques, perçu comme l'une des charges essentielles des prêtres ; l'Assemblée du clergé suggère d'ailleurs, en 1786, la fondation de petits séminaires,

(16) Antoine BERNARD, *Le sermon au XVIII<sup>e</sup> siècle : étude historique et critique sur la prédication en France, de 1715 à 1789*, Paris, A. Fontemoing, p. 474. Les sermons de l'abbé de Boismonot y sont qualifiés de « meilleur de la production semi-philosophique ».

(17) Une des multiples anecdotes sur le « réemploi » des sermons se trouve dans le Journal de l'abbé Mulot, à la date du 10 février 1782. « J'apprends d'un curé de Paris que M. l'abbé Jumel, soit-disant vicaire de Sainte-Opportune [...] avait été prêcher aux Feuillants ; que dom Terrier, homme qui jouit d'une certaine réputation parmi les orateurs chrétiens, l'avait procuré à sa maison et lui croyait beaucoup de talent ; que l'abbé Jumel avait prêché un sermon sur la religion [...] après ce sermon que dom Terrier trouva superbe, celui-ci dit à un de ses confrères : "Il faut avouer que ce sermon est magnifique et que ce jeune orateur a bien du talent" – "Venez, lui dit le Feuillant auquel il parloit, venez." Il le conduisit dans sa chambre, et là, lui montra un livre d'un de nos orateurs célèbres où se trouvoit le sermon prêché par l'abbé Jumel », Maurice TOURNEUX, *op. cit.*, p. 83.

(18) Sur les différents styles de la prédication à la fin de l'Ancien Régime et en particulier l'importance d'une prédication « populaire » distincte d'une prédication « mondaine », voir Isabelle MARTIN, « Yves-Michel Marchais : l'éloquence de la chaire, de la critique à l'indignation », Éric NÉGREL et Jean-Paul SERMAIN (dir.), *Une expérience rhétorique, L'éloquence de la Révolution*, Oxford, Voltaire foundation, 2002, p. 65-72. La seconde partie de cet article est essentiellement fondée sur l'ouvrage de François LEBRUN, *Parole de Dieu et Révolution, Les sermons d'un curé angevin avant et pendant la guerre de Vendée*, Toulouse, Privat, 1979, consacré à l'étude des sermons manuscrits d'un curé angevin, inspirateur et animateur de la résistance à la Révolution dans un petit village des environs de Saumur.



équivalents ecclésiastiques des écoles militaires, où les jeunes gens seraient formés dès leur plus jeune âge à prendre la parole devant l'assemblée des fidèles : « Juges sévères de la conduite des peuples, ils sauront adoucir et faire aimer jusqu'à leur censure ; et après avoir longtemps fait d'utiles essais pendant le cours de leur éducation ecclésiastique, ils regarderont l'honneur de monter dans nos chaires comme le plus digne prix de leurs travaux »<sup>19</sup>.

Une fois tracé à grands traits ce tableau de la prédication parisienne à la veille de la Révolution, doit-on conclure que celle-ci n'est plus qu'un exercice rhétorique sans conséquences, un jeu social, une convention vidée de tout potentiel subversif ? Ce serait aller un peu vite. Si la parole des prédicateurs est souvent lénifiante, c'est en partie parce que les décennies précédentes ont vu se multiplier les actions visant à réduire au silence les clercs dont les opinions paraissaient suspectes. Outre les interdictions de prêcher visant un ordre particulier (oratoriens ou jésuites) la censure de l'archevêque de Paris a plus d'une fois réduit au silence un prédicateur dûment engagé et parfois même ayant commencé à prêcher une station<sup>20</sup>. En réaction à cette censure lourdement appliquée paraît en 1782 un ouvrage du janséniste Maultrot intitulé *Dissertation sur l'approbation des prédicateurs*, dans lequel ce dernier conteste très fortement ce droit des évêques qui lui paraît un empiètement intolérable sur les droits du curé, maître dans sa paroisse. Cette « perpétuité du droit de prêcher » est ainsi mobilisée par Maultrot pour contester l'arbitraire, le despotisme du premier ordre. D'ailleurs, remarque-t-il non sans ironie : « Celui qui pouvait annoncer dignement la parole de Dieu en 1781, le pourra certainement en 1782, et dans tout le cours de sa vie, à moins qu'il ne survienne un dérangement dans son esprit ou dans ses mœurs »<sup>21</sup>.

Si tout discours potentiellement déviant est ainsi désamorcé par le contrôle *a priori* de celui qui parle, la chaire n'en demeure pas moins un lieu de prise de parole en public et en cela toujours susceptible de prendre

(19) *Procès-verbal de l'Assemblée du Clergé*, 5 septembre 1786, p. 1102.

(20) Le cardinal de Noailles par exemple interdit aux jésuites de prêcher de 1718 à 1729, dans Antoine BERNARD, *op. cit.*, p. 20.

(21) Gabriel Nicolas MAULTROT, *Dissertation sur l'approbation des prédicateurs. On examine son fondement, son antiquité, sa révocabilité, les limitations qu'on y appose*, Utrecht, 1782, t. 2, p. 589. Sur Maultrot, voir René TAVENEUX, *Jansénisme et politique*, Paris, Armand Colin, 1965 ; Yann FAUCHOIS, « Jansénisme et politique au XVIII<sup>e</sup> siècle, légitimation et délégitimation de la monarchie chez G. N. Maultrot », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1987, vol. 34, p. 473-491 ; Catherine MAIRE, « L'Église et la Nation. Du dépôt de la vérité au dépôt des lois, la trajectoire janséniste au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annales ESC*, 5, 1991, p. 1177-1205 ; *Id.*, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation : le jansénisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1998, p. 552-574.



une orientation politique ou de revêtir une efficacité nouvelle pour peu que soient levés contraintes et contrôles. C'est du moins le sens que peut revêtir la remarque appuyée de Mercier : « Les prédicateurs jouissent seuls à Paris du beau droit de parler au peuple assemblé »<sup>22</sup>. Une constatation qui amène son auteur à proposer de transformer les prédicateurs en « professeurs publics de morale », souhait partagé par Madame Roland dans ses *Mémoires*, mais que l'auteur du *Tableau de Paris* précise ainsi : « Les prédicateurs pourraient soumettre à leur tribunal tous les forfaits politiques qui causent les malheurs du peuple ». Il y a au cours des deux dernières décennies de l'Ancien Régime une véritable fascination chez certains auteurs pour cette parole publique apparemment libre, pour les potentialités supposées du sermon comme outil de communication politique ; du moins peut-on, à mon sens, interpréter ainsi les affirmations de Diderot, de Mercier et de Madame Roland d'avoir tenu la plume pour des orateurs sacrés et de leur avoir fourni des discours tout écrits<sup>23</sup>. Un autre texte, antérieur de quelques années, se fait l'écho d'un « prêche » prononcé par Voltaire dans l'église de Ferney, contre le vol et le brigandage, et de la condamnation de ce discours par les autorités ecclésiastiques. Or cette courte brochure en anglais laisse entendre que le philosophe des Lumières est bien mieux placé qu'aucun membre du clergé pour exhorter ainsi le peuple à une conduite morale<sup>24</sup>. Ce poids de la morale, cet appel à agir en accord avec sa conscience, indépendamment d'une peur des fins dernières, témoigne d'une généralisation dans les discours édifiants de l'attachement à un « ordre bourgeois » repéré par Groethuysen dans un large corpus de sermons du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le Dieu vengeur s'efface devant

(22) Louis-Sébastien MERCIER, *op. cit.*, t. 1, p. 738.

(23) *Mémoires de Madame Roland...*, « à force de lire des sermons l'envie me prit d'en faire un. J'étais fâchée de ce que les prédicateurs revenaient toujours aux mystères ; il me semblait qu'on aurait dû faire des discours de morale, où le Diable et l'Incarnation ne fussent jamais pour rien ; je pris la plume pour savoir comment je pourrais m'en tirer et je fis un sermon sur l'Amour du prochain. J'en amusai le petit oncle ; il était devenu chanoine à Vincennes, et me dit qu'il était dommage que je ne me fusse pas avisée plus tôt de ce travail, lorsqu'il était obligé de faire des prônes : qu'il aurait prêché les miens », p. 472. Pour Diderot, voir la notice qui lui est consacrée par le *Dictionnaire de biographie française*, Jean-Charles ROMAN D'AMAT (dir.), Paris, Letouzey et Ané, 1967, tome onzième : « Diderot vécut plusieurs années dans des conditions difficiles. [...] Il gagnait cependant maigrement sa vie en enseignant les mathématiques ou en composant des sermons, qu'il vendait à des prédicateurs embarrassés [...] ».

(24) VOLTAIRE, *Genuine letters between the Archbishop of Anneci Jean Pierre Biord and M. de Voltaire, on the subject of his preaching at the parish church of Ferney, without being ordained*, London., Printed for F. Newbery, at the corner of St. Paul's Church Yard, 1770.

un Dieu consolateur et compréhensif et, pour le fidèle, le péché n'est plus « qu'une représentation morale »<sup>25</sup>.

Parce que le sermon est destiné à mobiliser des arguments pour convaincre, il relève, selon les catégories de la rhétorique contemporaine, du genre délibératif et non du genre « démonstratif » qui vise à la simple louange, il semble donc susceptible d'un usage politique en d'autres circonstances, ce que semble indiquer un auteur de manuel paru en 1787. « Le genre délibératif, selon le P. Hédouin, utilement employé dans les gouvernements républicains, n'est presque d'aucun usage dans le nôtre. Il convient seulement à l'éloquence de la chaire, puisque nos sermons ont ordinairement pour but d'exhorter à la vertu et de dissuader le vice »<sup>26</sup>. Sans sous-estimer la force du modèle de l'art oratoire antique, commun à l'éloquence sacrée et à celle du barreau, il convient de se demander si la Révolution a amené, et selon quelles modalités, le passage de la morale à la politique et la transformation des prédicateurs en tribuns ?

## Le sermon au risque de la politique

### *Possibilités et limites d'un « sermon civique »*

Les derniers mois de l'année 1789 voient à la fois l'éclosion d'une forme de « sermon civique » dans le cadre de la tentative d'élaboration d'une « religion nationale » et la désorganisation puis la disparition à partir de 1791 du système prédicationnel traditionnel.

La mutation du discours chez certains orateurs intervient très tôt. L'exemple le mieux connu est celui de l'abbé Fauchet<sup>27</sup>. Il n'est pas le seul, mais certainement le plus emblématique de ceux dont le talent oratoire a permis l'ascension. Prédicateur ordinaire du roi, il a prêché le carême

(25) Bernard GROETHUYSEN, *Origines de l'esprit bourgeois en France* [1927], I : « L'Église et la Bourgeoisie », Paris, Gallimard, 1977, p. 130-163.

(26) Jean-Baptiste-Antoine HÉDOUIN, *Principes de l'éloquence sacrée, Mêlés d'Exemples puisés principalement dans l'Écriture sainte, dans les saints Pères et dans les plus célèbres orateurs chrétiens. À l'usage des Cours d'Études établis dans l'Ordre de Prémontré*. À Soissons, chez L.F. Waroquier, 1787. Cet ouvrage est dédié à Arthur Dillon, archevêque-primat de Narbonne et président de l'Assemblée du clergé. Il est réédité dès 1788 à Paris. Hédouin est aussi un commentateur de l'abbé Raynal, p. 6.

(27) Sur l'abbé Fauchet, voir Jules CHARRIER, *Claude Fauchet, évêque constitutionnel du Calvados, député à l'assemblée législative et à la Convention (1744-1793)*, Paris, Champion, 1909, 2 vol., ainsi que Gary KATES, *The Cercle Social, the Girondins, and the Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 1985.



Versailles<sup>28</sup> et dans les meilleures chaires parisiennes tout en appartenant à la communauté des prêtres de la paroisse Saint-Roch. En 1788, il prêche le carême à Notre-Dame, en 1789, à Saint-Germain l'Auxerrois. Mais il affirme qu'il a fait partie des assaillants de la Bastille et a manqué perdre la vie au cours de l'assaut. Dès le 5 août 1789, il prononce dans l'église Saint-Jacques Saints-Innocents<sup>29</sup> un *Discours sur la liberté française* durant une solennité consacrée à la mémoire des citoyens qui sont morts à la prise de la Bastille, pour la défense de la patrie<sup>30</sup>. Quelques jours plus tard, le 31 août, il est l'auteur d'un second discours, prononcé cette fois dans l'église paroissiale de Sainte-Marguerite en présence des trois districts réunis du faubourg Saint-Antoine. Le texte est lui aussi imprimé et diffusé aussitôt. Le titre donné à la harangue révèle l'ambiguïté de cette parole publique qui n'est pas qualifiée de sermon bien qu'elle soit prononcée en chaire, dans un lieu consacré, et dont l'auteur, tout en affichant sa fonction de « président du comité provisoire de police de la commune de Paris » n'oublie pas de rappeler qu'il est aussi « prédicateur ordinaire du roi, vicaire général de Bourges, abbé commendataire de Montfort ».

Les premiers mois de la Révolution, jusqu'en 1791-1792, voient plusieurs tentatives d'élaboration d'un discours civique qui tirerait une partie de sa légitimité de la sacralité attachée à la fonction de prédicateur. En 1791, le 4 février, le même abbé Fauchet prononce à Notre-Dame un « sermon sur l'accord de la religion et de la liberté ». La forme de ce texte qui s'intitule cette fois sermon révèle une tentative d'investissement de la rhétorique traditionnelle par de nouveaux idéaux, une volonté de faire coïncider, au moins dans la fiction du public auquel il est adressé, communauté nationale, civique, et communauté des fidèles. Prononcé devant une assemblée regroupant tout à la fois des députés, des membres de la garde nationale et « une immense réunion de citoyens », le sermon de l'abbé Fauchet observe scrupuleusement les codes du genre. L'exorde initial se termine par une invocation à la Vierge qualifiée de « Mère des fidèles et de toute la famille humaine » juste après l'annonce, selon les principes de la

(28) C'est à la suite de la station de l'Avent prêchée dans l'église Saint-Paul Saint-Louis que Fauchet aurait obtenu le titre de « prédicateur ordinaire du roi ». À la suite de la station de Carême prêchée à la cour en 1783, il reçoit en commende l'abbaye de Montfort en Bretagne, Jules CHARRIER, *op. cit.*, p. 20-21.

(29) Dénomination de Saint-Jacques de la Boucherie depuis qu'elle s'est vu rattacher l'ancienne paroisse des Saints-Innocents en 1786, Ségolène de DAINVILLE-BARBICHE, *Devenir curé à Paris. Institutions et carrières ecclésiastiques (1695-1789)*, Paris, PUF, 2005, p. 43.

(30) Selon la belle formule de Jules CHARRIER, « Le prédicateur ordinaire du roi va devenir le prédicateur ordinaire de la Révolution », *op. cit.*, p. 43.

rhétorique la plus classique, des deux points qui constitueront son discours : « les vrais principes de la liberté » et « le vrai régime de l'église catholique est le régime de la liberté ». Quant au vocabulaire employé, notamment pour s'adresser à ses auditeurs, il témoigne d'une tension entre l'universel et le particulier, l'humanité et la patrie que trahissent les apostrophes de « chrétiens », « citoyens », « frères » employées tour à tour par l'orateur<sup>31</sup>. Il n'est pas le premier – et certainement pas le seul – à les employer ainsi en quasi équivalence. Le terme de citoyen, par exemple, a envahi certains sermons dès le début des années 1780<sup>32</sup>, mais il est probablement l'un de ceux qui allient le plus systématiquement ces vocables, et l'un des derniers à le faire en 1792-1793. Mais si les prêtres patriotes et Fauchet en tout premier lieu se font les porte-parole de la « religion nationale » en investissant la forme du sermon d'un nouveau contenu politique, l'ancien ordre des choses tend à se défaire et les stations d'Avent et de Carême n'ont plus, dès 1790, la forme qu'elles avaient revêtu depuis plus d'un siècle.

En effet, la liste des prédicateurs qui doivent prêcher le carême au printemps 1790 traduit les bouleversements subis par le monde des orateurs sacrés<sup>33</sup>. La liste des lieux indiqués n'a guère changé : ils sont plus de 150 pour la ville *intra muros*, 187 si on tient compte des stations signalées pour les alentours. Mais sur ce total, pour 47 églises, aucun nom de prédicateur n'est indiqué, ces blancs étant particulièrement nombreux dans les faubourgs, les stations des alentours de Paris, et en premier lieu de Versailles où le roi ne réside plus, sont largement abandonnées. Au total, dès le printemps 1790, plus du tiers des sanctuaires sont dépourvus d'orateurs : jamais auparavant dans le siècle, les stations de Carême n'avaient été aussi désorganisées.

(31) Ce vocabulaire correspond à l'idée de « religion nationale » à laquelle Fauchet est profondément attaché (voir sur ce point, Bernard PLONGERON, *Histoire du christianisme*. T. X, *Les défis de la modernité*, Jean-Marie MAYEUR, Charles et Luce PIETRI, André VAUCHEZ et Marc VÉNARD (dir.), Paris, Desclée, p. 308, « Les malentendus d'une religion nationale ». Fauchet est défini comme « l'un des plus importants porte-parole de ce courant qui voyait dans le Révolution l'accomplissement d'un dessein providentiel et un moment de la réalisation du christianisme. Religion et Révolution se trouvaient unis, dans sa pensée, dans une sorte de syncrétisme en vertu duquel tout bon chrétien devait être un bon patriote », Haïm BURSTIN, *Une Révolution à l'œuvre. Le faubourg Saint-Marcel (1789-1794)*, Paris, Champ Vallon, 2005, p. 196.

(32) Voir notamment le sermon prêché par l'évêque de Senez (Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais) devant l'Assemblée du clergé le 15 octobre 1782 : « L'orateur a exposé, premièrement les principes de la Religion et ceux d'une saine politique, sur la fidélité inviolable que les sujets doivent aux Princes et aux Puissances. [...] il a développé les motifs généraux qui doivent attacher tous les Citoyens à leur Patrie, et les motifs particuliers qui doivent nous unir à la nôtre. », *Procès-verbal de l'Assemblée du Clergé de 1782*, p. 17.

(33) *Liste des prédicateurs qui doivent prêcher le carême 1790 à Paris*, BNF, 4-LK7-6743 (2), il s'agit de la dernière liste figurant dans ce volume.



Or ce sont surtout les églises des faubourgs et celles des ordres réguliers, en particulier féminins, qui se trouvent désertées, tandis que les paroisses centrales et les édifices les plus prestigieux sont épargnés. L'ancienneté des engagements pris par les orateurs (dans les grandes paroisses parisiennes, ces derniers sont engagés trois, voire cinq ans avant leur prestation) ainsi que les mesures qui ont touché les réguliers, notamment la nationalisation des biens du clergé, peuvent expliquer ce recul inégal et cet effet « peau de chagrin ». 1790 reste malgré tout la dernière station de Carême à se dérouler presque normalement dans Paris. Par la suite, et surtout à partir du carême 1791, l'ancien ordre des choses sera définitivement bouleversé. Comment en effet désigner un prédicateur rétribué pour de longues conférences quand le clergé de la capitale, et notamment les communautés de prêtres qui desservent certaines grandes paroisses et sont des pépinières de prédicateurs, est profondément divisé sur la question du serment à la Constitution civile du clergé ?

La Constitution civile n'envisage pas en effet la situation particulière des prédicateurs de stations, le curé élu prenant en charge la prédication et le recours à un clerc extérieur à la paroisse n'étant pas envisagé. Parmi ceux qui s'engageaient jusqu'alors à prêcher l'Avent et le Carême, certains ont choisi de prêter serment, d'autres pas. Or le lieu de prestation du serment, avec toute la solennité qui l'entoure, peut être l'autel mais aussi la chaire, les gravures en témoignent. Le lieu d'énonciation de la parole divine, la chaire de vérité, le point d'unité et d'unanimité de la doctrine devient le lieu d'expression d'une prise de position avant tout personnelle, même si elle est en partie déterminée par des choix communautaires<sup>34</sup>. Le lieu du consensus devient le lieu d'affrontement de discours rivaux relevant de légitimités opposées. Alors que la Constitution civile du clergé provoque une rupture irrémédiable, les avatars de la prédication traduisent la difficulté, voire l'impossibilité du discours religieux à participer comme tel au débat, à devenir un véritable outil de communication politique. En effet, la forme classique du sermon, long monologue fermement construit, récité le plus souvent par cœur, se révèle impropre à contribuer à la formation d'une authentique opinion publique<sup>35</sup>. Si nous

(34) Voir sur ce point Timothy TACKETT, *La Révolution, l'Église, la France : le serment de 1791*, Paris, le Cerf, 1986. Notamment la gravure « Le serment forcé dans une église de paroisse » figurant dans le dossier iconographique.

(35) Rappelons ici la définition de l'opinion publique comme « autorité ultime, c'est-à-dire rationnelle, objective et stable » par les hommes des Lumières et la centralité de l'imprimé dans le processus de sa formation, voir « Parler en public-genèses », *Politix*, n° 26, 1994.

reprenons le long chapitre consacré aux « Prédicateurs » par Louis-Sébastien Mercier, nous y découvrons que l'admiration qu'il peut éprouver envers certains est nuancée par la prise en compte des facilités de l'éloquence religieuse, notamment le fait que leur autorité, indépendamment des qualités oratoires, assure aux sermonneurs, si ce n'est l'attention, du moins la discrétion de leur public : « Le plus beau droit du prédicateur est de n'être jamais interrompu, quoi qu'il dise : il achève toujours son monologue en paix »<sup>36</sup>. Or l'élargissement de la sphère politique, la participation au débat public liée à l'apprentissage de la citoyenneté impliquent l'échange contradictoire, le questionnement, la réponse argumentée, l'improvisation, tous éléments qui ne pouvaient intervenir que de façon exceptionnelle et le plus souvent artificielle dans la forme du sermon classique.

### *Le sermon ou le mauvais discours*

Le sermon, comme forme rhétorique particulière, se trouve investi d'une charge critique, voire polémique nouvelle. À partir de 1793, les clergés, constitutionnel et réfractaire, n'ont que peu l'occasion et la liberté nécessaire pour prendre longuement la parole, même si des foyers clandestins de prédication existent<sup>37</sup>. Mais bien avant la vague déchristianisatrice, le sermon se trouve transporté sur la scène politique sous la forme parodique. Ainsi, entre 1790 et 1793, paraissent à Paris plusieurs textes intitulés « sermons », attribués à des orateurs appartenant aux tendances politiques les plus diverses<sup>38</sup>. Le sermon parodique est une forme ancienne qui a déjà connu de beaux jours au XVI<sup>e</sup> siècle, au temps de la Réforme et plus tard parmi les titres de la Bibliothèque bleue, et qui prend sous la Révolution un sens nouveau<sup>39</sup>. Dès le printemps 1790 paraît un *Sermon pour le premier dimanche de carême sur la conversion des députés*, suivi d'un *Sermon pour le deuxième dimanche*. Ces deux textes sont une charge violente contre Lameth à qui est attribué le verset parodique qui ouvre

(36) Louis-Sébastien MERCIER, *op. cit.*, t. 2, p. 166.

(37) Ainsi des prédications sont organisées par le clergé réfractaire à Paris : en avril 1791, la maison des Eudistes, rue des Postes, dans la section de l'Observatoire, est un foyer contre-révolutionnaire d'où est organisée l'émigration. « En outre, ils prêchaient presque tous les jours, tant dans leur chapelle que dans la proche église du collège des Irlandais et aussi dans celle du couvent des Carmes, place Maubert, où ils attiraient un vaste public de fidèles restés liés au clergé romain », Haïm BURSTIN, *op. cit.*, p. 229.

(38) Il faudrait aussi citer un premier texte paru vraisemblablement au début de 1789 et défendant le principe du vote par tête intitulé *Petit Prosne aux Roturiers en attendant le grand sermon aux Français de tous les ordres par M. V\*\*\*, l'un des prédicateurs du Temple de la Justice à A.*

(39) Sander L. GILMAN, *The Parodic Sermon in European Perspective : Aspects of Liturgical Parody from the Middle Age to the Twentieth Century*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1974.



cette harangue factice : « *Lutetia ! Lutetia ! Convertere ad dominum tuum* : Paris ! Paris ! Convertis-toi à ton seigneur ! ». Le sermon est délibérément placé sur la scène parisienne et les moyens rhétoriques traditionnels largement sollicités, comme cette prosopopée supposée de Lally (il s'agit de Lally-Tollendal, porte-parole des monarchiens, ou de son père) : « J'ai vu, dit le prédicateur imaginaire, le bienheureux Lally [...] il descendait la montagne Mont-Martre [...] il contemple de loin cette cité (Paris) le rendez-vous des nations, le théâtre des merveilles, ce temple dont le dôme majestueux perce les nues, ce palais habité par un bon roi [...] à ce spectacle, Lally soupire ». Intervient alors la prosopopée proprement dite : « Ville malheureuse, s'écrie-t-il, ce n'est point tes ingratitude passées que je déplore ; je pleure que tu ne sens pas que je te fais mes adieux »<sup>40</sup>.

La même année paraît un autre sermon parodique, peut-être du même auteur, mais le texte est plus ambigu et la véritable orientation politique difficile à déterminer. Il s'agit du *Petit carême pour l'édification des bonnes âmes aristocrates, prêché par l'abbé Crespin, prédicateur très-ordinaire du roi et extraordinaire de l'assemblée nationale en 1790*<sup>41</sup>. Plus violent encore que le premier texte, ce sermon utilise un procédé classique des prédicateurs de mission, plus souvent confrontés à un public « populaire ». C'est le procédé de la vision infernale, puis béatifique<sup>42</sup>.

(40) *Sermon pour le premier dimanche de carême*, s. d. (1790), p. 25.

(41) Fortement réactionnaire, ce texte qui se présente sous la forme d'un sermon pour le mercredi des Cendres, remplace l'invocation à la sainte Vierge, qui figure normalement à la fin de l'exorde, par une invocation au bon sens. Il s'adresse aux députés pour leur reprocher : « N'est ce pas aussi pour éblouir le peuple que vous avez tenu cette fameuse séance dans la nuit du 4 août, et que, généreux des biens d'autrui, vous avez fait des largesses aux dépens des propriétaires ? Ne vouliez-vous pas donner une grande idée de votre puissance, lorsque vous avez permis que votre roi fût traîné à Paris, et que vous avez ensuite été le complimenter de ce qu'il était prisonnier ; et dernièrement n'en imposiez-vous point aux provinces quand Bourbon a été transféré des Tuileries au Manège pour bénir ses fers et se déclarer chefs d'une constitution qui le détrône ? », p. 7.

(42) Même si les emprunts à des formes de prédications « populaires » sont assez évidentes, notamment si on pense à certains sermons de mission (voir sur ce point Louis CHATELLIER, *La religion des pauvres : les missions rurales en Europe et la formation du catholicisme moderne, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1993) le motif d'une descente aux enfers est aussi présent dans d'autres types de textes relevant du vaudeville, l'abbé Maury faisant d'ailleurs souvent les frais de cette veine burlesque, voir sur ce point Henri ROSSI, *Le diable dans le vaudeville au dix-neuvième siècle : avec une chronologie des pièces, un index des auteurs et un répertoire des revues et journaux*, Paris-Caen, Lettres modernes Minard, 2003, p. 80-81. En 1790, un auteur anonyme brocarde l'abbé Maury dans un vaudeville intitulé *L'inférieur roi des Enfers ou les amours de l'abbé Maury avec Proserpine*, s.l.n.d. Ce texte est franchement hostile à la royauté, hostile aux décrets de l'Assemblée nationale : Maury, amant de Proserpine, la rejoint aux enfers, manigance avec elle l'empoisonnement de Belzébuth et finit par devenir roi des enfers à la place de ce dernier. Un autre texte anonyme paraît au même moment : *Le pape conduit en enfer par l'abbé Maury qui lui a servi de postillon : grand détail de sa conversation avec Lucifer*, Paris, Tremblay, ca 1791.



Après une évocation quasi apocalyptique de la nuit du 4 Août et de la suppression des dîmes, le supposé prédicateur s'arrête brièvement au bord de la « fournaise patriotique » avant de passer au « séjour céleste » où, frôlant le sacrilège, il assure atteindre le « huitième ciel » ce qui donne lieu à cette description haute en couleurs : « L'abbé Maury avec son fameux pistolet se veautre dans le sein d'Abraham, l'abbé de Montesquiou est sur les genoux de Marie à la coque, le vicomte de Mirabeau court rendre visite aux onze mille vierges »<sup>43</sup>. Dans ces deux exemples, le style du sermon est convoqué pour renforcer encore la valeur comminatoire du texte : l'offense est trop importante, la Révolution est allée trop loin, le châtement ne saurait tarder à s'abattre sur la ville coupable, nouvelle Jéricho. La voix terrible du prédicateur anonyme se fait entendre, la prédication se fait prédiction.

Mais d'autres textes se réclament du modèle de l'éloquence religieuse avec des intentions bien différentes. Parmi ceux-ci, *Le petit carême* de l'abbé Maury (1790) est sans doute l'un des exemples les mieux connus. Le chef de file des Noirs, qui est aussi un théoricien de l'éloquence sacrée et un prédicateur célèbre avant la Révolution, s'y adresse aux jeunes aristocrates qui se sont laissés séduire par le démon de l'égalité civique : « Que sont devenus ces tems heureux, où, maîtres de la fortune publique, vous voyiez à vos pieds ces vils mortels enchaînés ? » Et Maury d'admonester ensuite ce public imaginaire : « Divine aristocratie dont je vois les étendards basement désertés, n'abandonne point le petit nombre d'élus qui te restent fidèles »<sup>44</sup>. Le double caractère de Maury, prédicateur célèbre et orateur enflammé à l'Assemblée, explique qu'il soit l'une des cibles favorites de ces parodies de sermons, d'autant que ses discours, en particulier quand il s'oppose à la citoyenneté des Juifs ou des comédiens, mobilisent des modèles d'argumentation qu'il recommande dans ses ouvrages théoriques. Maury n'hésite pas à en appeler à l'imagination de ses auditeurs, à jouer sur l'émotion, à susciter crainte et terreur, c'est donc largement cette rhétorique de l'affect que brocardent les textes parodiques<sup>45</sup>.

(43) *Petit carême pour l'édification des bonnes âmes aristocrates, prêché par M. l'abbé Crépin, prédicateur très-ordinaire du roi et extraordinaire de l'assemblée nationale*, en 1790, s.l.n.d., 14 p., p. 14.

(44) *Petit Carême de l'abbé Maury ou sermons prêchés dans l'assemblée des Enragés*. Sermon pour le premier dimanche de carême de l'année 1790, p. 4-8.

(45) Voir sur ce point l'article très pertinent et suggestif de Sonia BRANCA-ROSOFFS, « À propos d'un affrontement entre Maury et Clermont-Tonnerre : peut-on parler de deux modèles de rhétorique politique ? », *Une expérience rhétorique. L'éloquence de la Révolution*, op. cit., p. 73-87.



Dans un contexte qui a beaucoup changé, répondant à des intentions politiques très différentes, voire opposées, paraît en 1792 un *Sermon prononcé au club des jacobins par dom Prosper-Iscaïote Honesta Robespierre de Bonnefoi* commençant par l'apostrophe : « Citoyens, frères et amis ». L'orateur supposé, prédicateur d'un jour, y révèle ou plutôt est censé y révéler ses véritables intentions : « Oui, mes frères, il faut lâcher le mot, nos projets sont découverts, nos vues sont connues, et le peuple que nous avons aveuglé, le tout pour son bien, commence à ouvrir les yeux »<sup>46</sup>.

Il me semble que dans tous ces exemples, et malgré des intentions politiques évidemment opposées, le modèle rhétorique du sermon est utilisé pour renforcer la violence de la dénonciation. En effet, dans ces deux derniers cas, c'est le double jeu et l'hypocrisie supposée des orateurs qui sont réprouvés. Ce n'est pas la première fois que la forme du sermon sert à fustiger le double discours, c'est un *topos* ancien qu'il suffit de réactiver. Il est illustré notamment par la gravure révolutionnaire où l'on voit un moine inviter son auditoire à jeûner alors que l'image dévoile simultanément les cuisines du monastère où les moines font bombance<sup>47</sup>. Pourtant, entre les harangues attribuées à Maury et à Robespierre et la gravure anticléricale, la construction est en quelque sorte antithétique. Dans l'image, c'est le sermon qui fait écran, prônant des recommandations qui ne correspondent en rien aux intentions réelles de ceux qui les prononcent. Dans le dernier texte évoqué, c'est le sermon qui constitue le vrai discours, qui dévoile les véritables intentions de celui qui ne tient devant l'assemblée qu'un discours de façade. Parce que ces tirades sont prononcées devant un auditoire restreint de complices et de comparses, elles constituent l'envers du discours tenu devant l'assemblée des citoyens.

Le dernier caractère du sermon catholique convoqué par ceux qui l'utilisent pour dénoncer les travers du discours politique, c'est le passage de l'enthousiasme à la véhémence, du langage raisonnable à l'incantation

(46) *Sermon prononcé au club des jacobins le 1<sup>er</sup> dimanche de Carême de la présente année*, par dom Prosper-Iscaïote-Honest Robespierre de Bonne-foi, ci-devant avocat en la ci-devant province d'Artois, honorable membre du côté gauche de l'assemblée nationale, et l'un des fondateurs du club des Jacobins, s.l.n.d., p. 5. Robespierre y est censé révéler ses véritables intentions : « Cette vile populace que nous avons aimée seulement pour son bien, et encore encroûtée d'une violente passion pour son roi [...] Et puis, ce qui augmente son erreur et fait son malheur, c'est ce roi Louis XVI qui ne veut que la paix et le bonheur de ses sujets, qui se sacrifie chaque jour, et docile à nos volontés, ne se lasse pas d'être notre prisonnier », p. 8-9.

(47) Ces caricatures, tirées de la série *La Vie très croyable des moines*, sont reproduites dans Antoine de BAECQUE, *La caricature révolutionnaire*, Paris, Presses du CNRS, 1988, p. 102-103.

ou à l'invective<sup>48</sup>. Parce que bien d'autres éléments hors du seul énoncé du contenu concourent à la réception de l'oral, le motif du mauvais sermon peut être convoqué pour dénoncer le monologue partisan et grossier. Madame Roland, dans ses *Mémoires*, fait ainsi un rapprochement lourd de sens entre le P. Élisée<sup>49</sup>, célèbre prédicateur du roi, dont les vociférations (selon elle) sont saluées par un auditeur béat d'un « comme il sue », et certains orateurs révolutionnaires qui, emportés par l'atmosphère surchauffée d'un club, se lancent dans des diatribes peu propices à l'exercice de la raison critique.

### La chaire réinvestie : le sermon au risque de la morale

La violence de ces textes, la déconsidération dont la prédication traditionnelle semble être l'objet, alors qu'il est extrêmement difficile pour les prêtres, jureurs ou insermentés, de prêcher dans Paris à partir de 1793, posent la question de la forme que peut éventuellement revêtir l'éloquence sacrée au moment de la réouverture des églises en 1795<sup>50</sup>. Or à la suite de cette réouverture, le discours religieux fait pour la première fois l'expérience de la pluralité des orateurs, se réclamant de légitimités différentes mais prenant la parole dans les mêmes lieux et sous des formes souvent très voisines. En effet, une partie des sanctuaires parisiens sont alors partagés entre d'une part le clergé constitutionnel ou réfractaire soumissionnaire et d'autre part les orateurs des religions révolutionnaires :

(48) Il faut rappeler que l'année 1793 a vu ressurgir dans le champ religieux des formes de discours « inspirés » en marge de celui des clercs, formes qui ne sont d'ailleurs pas totalement nouvelles ; on peut citer ici l'affaire Catherine Théot qui prétendait être la « mère Dieu », et qui prétendait expliquer les paraboles et délivrer le vrai sens de l'Évangile. « De telles prédications n'étaient pas une nouveauté de l'époque révolutionnaire ; c'était même une tradition dans le faubourg Saint-Marcel » souligne Haïm BURSTIN, *op. cit.*, p. 796.

(49) Sur le P. Élisée, voir l'étude de l'abbé A. ROSNE, *Le Père Élisée, carme déchaussé, prédicateur du roi 1726-1763, étude biographique et littéraire*, Paris, Poussielgue frères, 1883. Jean-François Copel, dit le P. Élisée, (1726-1783), carme, était surtout célèbre pour ses oraisons funèbres, il avait prêché devant le roi. On trouve un jugement opposé à celui de Madame Roland chez Mercier qui affirme : « Le prédicateur que j'ai entendu et suivi avec le plus de plaisir, c'est le P. Élisée, carme déchaux. Il a du style, de la raison et de la dignité », Louis-Sébastien MERCIER, *op. cit.*, t. II, p. 170.

(50) Les prédications ont en effet accompagné la réouverture des églises dès les débuts de celle-ci, comme l'indique par exemple le compte-rendu par le département de Paris au comité de législation pour messidor an III, 1<sup>re</sup> décade : « Le 3, l'église Saint-Gervais [...] a été ouverte. Le culte a été célébré matin et soir par le représentant Royer, évêque de l'Ain. Les deux discours qu'il a prononcés étaient dans les meilleurs principes et respiraient cette philosophie douce et persuasive capable de consoler des maux passés, et de ramener les esprits à des idées d'ordre et de tranquillité, seules bases de bonheur des États », cité par l'abbé Joseph GRENTÉ, *Le culte catholique à Paris, de la Terreur au Concordat*, Paris, P. Lethielleux, 1903, p. 18.



théophilanthropie, voire culte décadaire<sup>51</sup>. Or la transformation du discours en sermon, la généralisation d'une forme d'éloquence sacrée, indépendamment d'une référence religieuse précise, sont favorisées par trois facteurs<sup>52</sup>. Le premier est la place essentielle occupée par le discours dans les diverses cérémonies, la « ritualisation » de ces dernières selon Albert Mathiez, tendant à renforcer, pour les cultes révolutionnaires, la place d'une parole de plus en plus stéréotypée. En second lieu, la formation commune d'hommes appartenant peu ou prou à la même génération, ayant reçu la même formation rhétorique et dont un certain nombre sont d'anciens prêtres, favorise l'utilisation de formules éprouvées par la tradition<sup>53</sup>. Albert Mathiez rappelle à propos des prédicateurs de la théophilanthropie : « Anciens prêtres en majorité, leur éloquence se ressent de leur premier métier [...] Ils savent mettre en œuvre les procédés de la rhétorique usuelle ; là s'arrête leur talent »<sup>54</sup>, tout en exceptant de ce jugement sévère l'ex-barnabite Dubroca dont il souligne la qualité du style même s'il prend soin d'ajouter : « Par une vieille habitude, sans doute, Dubroca a toujours soin d'indiquer au début la division de ses discours, comme il faisait autrefois pour ses sermons ».

Le troisième point commun entre ces orateurs de cultes si différents est la place essentielle tenue dans leurs discours par les questions de morale. C'était déjà l'une des caractéristiques majeures des sermons catholiques dès les premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle ; la volonté d'éviter les sujets de discorde ne pouvait qu'accentuer cette inclination : les cultes révolutionnaires, décadaire ou théophilanthropique en faisaient

(51) Pour une présentation extrêmement claire de ces conditions d'exercice du culte à Paris à partir de 1795, voir Albert MATHIEZ, « Le culte privé et le culte public sous la première séparation (1795-1802) », *La Revue du Mois*, n° 22, 10 octobre 1907, p. 436-467.

(52) Ce développement est essentiellement fondé sur Albert MATHIEZ, *La Théophilanthropie et le culte décadaire. Essai sur l'histoire religieuse de la Révolution, 1796-1801* [Paris, 1903], Slatkine-Megariotis Reprints, Genève, 1975.

(53) La contribution de l'Église à la formation des orateurs révolutionnaires est rappelée, avec il est vrai une intention très fortement polémique, par un certain Jean-Antoine de Rubigny de Bertheval, s'intitulant « Tanneur de Paris, ancienne victime des comités révolutionnaires, après l'avoir été du despotisme ministériel, premier restaurateur du culte catholique dans l'église paroissiale de Saint-Médard de Paris, où il avait été anciennement Administrateur des pauvres », dans un texte intitulé *Appel à la religion catholique*, s.l. n.d., où il s'indigne : « Mais ceux qui déclament avec tant de chaleur contre les prêtres, ont-ils donc oublié que c'est d'eux qu'ils tiennent leurs connaissances et leurs talents ? [...] La religion a formé à elle seule plus de grands hommes que tous les codes politiques réunis ensemble n'en ont jamais formé, et n'en formeront jamais [...] Tels les Tertulien, les Ambroises, les Chrisostomes appelés la Bouche d'or, les Jérômes, les Augustins, les Bourdaloue, les Mably, les Massillons, les Bossuets, les Fléchiers, etc. etc... », p. 8-9.

(54) Albert MATHIEZ, *op. cit.*, p. 262, il cite notamment parmi les orateurs théophilanthropes anciens prêtres : Chemin, Chappuis, Chassant, Michel, Sobry, Laurisset.

la matière même de tout prêche. Ainsi, dès octobre 1793, à la suite du recul des troupes vendéennes, les curés et pasteurs étaient transformés en « prédicateurs de morale »<sup>55</sup>, qualificatif qui pourrait être attribué à la plupart des orateurs théophilanthropes. Ce titre de « prédicateur de morale » est revendiqué par l'auteur d'un discours républicain sous la Convention<sup>56</sup>. Celui-ci s'ouvre par l'invocation de la déesse Raison et se clôt sur l'évocation d'un arbre de la liberté qui vient d'être planté, confié aux bons soins des auditeurs : « Puissiez-vous, frères et amis, inspirer à vos enfans le respect le plus religieux pour cet arbre, étouffer ici, dans les plus douces étreintes, toute passion particulière, tout sentiment haïneux, et nommer à jamais l'enceinte qui le referme, la place de la fraternité ». La forme et la morale du discours sont très proches de celles des sermons catholiques de la veille de la Révolution ce qui n'est guère surprenant quand on considère cet aveu de l'auteur : « La morale que je viens vous prêcher est la même que celle que je vous ai sans cesse annoncée pendant 15 années révolues de fonctions pastorales parmi vous ». Les vecteurs de cette « prédication » destinée à enseigner des maximes morales plus que des vérités dogmatiques pouvaient tout aussi bien être les maîtres d'école que des curés ou autres ministres du culte<sup>57</sup>. Un certain nombre de textes pouvaient ainsi avoir été élaborés dans le cadre de la *Feuille villageoise*, et servir de support à des prêches ultérieurs<sup>58</sup>.

Cette multiplication de la parole religieuse, sous sa forme morale, ne pouvait manquer de provoquer chez certains membres du clergé catholique et notamment chez certains représentants de l'Église constitutionnelle une interrogation sur leur capacité à tenir un discours qui réponde à la fois à la volonté d'annoncer l'Évangile et à un accord revendiqué avec les autorités révolutionnaires. Cette tension est évoquée sous la plume de l'abbé Grégoire dans les colonnes des *Annales de la religion*, organe de l'Église gallicane, au moment de la réouverture des églises en 1795 : « Quelques pasteurs vénérables échappés à la mort et aux fers ont recon-

(55) *Ibid.*, p. 99. Albert MATHIEZ signale également : « Un arrêté du 20 frimaire an II institua au temple de la Raison de la section Guillaume Tell à Paris des orateurs de morale ».

(56) *Unité, indivisibilité de la République, liberté, égalité, fraternité ou la mort. Discours républicain, prononcé le dernier Décadi Frimaire, jour de l'Inauguration du Temple de la Raison, par le citoyen Jacques-Antoine Brouillet, prédicateur de morale, nommé par la Société des Amis de la République, une et indivisible, séante à Avise, et l'un de ses membres*, s.l., an II.

(57) Voir notamment Albert MATHIEZ, *Les Origines des cultes révolutionnaires*, [Paris, 1904], Genève, Slatkine-Megariotis Reprints, 1977.

(58) *La Feuille villageoise*, avait été fondée à la fin de 1790 par Rabaud-Saint-Étienne, Cerutti et Grouvelle.



cilié ces églises si indignement profanées [...] leurs discours ont porté dans l'âme l'horreur du crime et des forfaits commis sous nos yeux pendant 18 mois ; ils ont retracé avec force les avantages et les nécessités de la religion [...] Ils y ont mis ce calme, cette modération et cette douceur paternelle qui frappent et ramènent sans blesser et sans aigrir »<sup>59</sup>. Grégoire définit là ce que devrait être le caractère d'une nouvelle forme de prédication : mesurée, pacifique, familière. À la suite du concile national, l'année suivante, il prend conscience qu'une rupture de plusieurs années, l'abandon forcé, à Paris du moins, des formes traditionnelles de la prédication et notamment des grandes stations, est une invitation à inventer une nouvelle éloquence sacrée qu'il imagine ainsi : « Je voudrais un cours de prônes, que j'appellerai *catholico-civiques*, qui remplit les vues du concile, à commencer par les preuves de l'existence de Dieu. Il ne faudroit pas que l'auteur fit ces prônes pour être prêchés de suite, ils favoriseroient trop la paresse des uns, et blesseroient l'amour propre des autres [...] Ce prône ne doit jamais excéder huit pages du format et du caractère des *Annales* : il ne doit traiter aucune des questions du tems ; et il aura pour objet le développement de l'évangile du jour, la fuite des vices, l'amour du prochain, l'attachement à la patrie, le respect des autorités, l'obéissance aux lois, la pratique des vertus religieuses, civiles et domestiques »<sup>60</sup>. Limiter la prédication aux matières non contentieuses et purement spirituelles était déjà le but des législateurs qui, par le décret du 7 vendémiaire an IV, menaçaient à l'article XXIII de la « gêne à perpétuité » tout ministre du culte (catholique ou autre) qui « par ses discours, ses exhortations, prédications, inviterait au rétablissement de la royauté ou troublerait de quelque manière l'ordre public »<sup>61</sup>.

Une telle disposition implique la mise en place d'une surveillance policière tatillonne ; celle-ci ne paraîtra pas suffisante à Paradis de Raymond en 1797. Ce dernier, autrefois lieutenant général au bailliage de Bourg-en-Bresse, auteur en 1784 d'un *Traité élémentaire de morale et de bonheur*, réfugié au Frioul sous la Convention, ami de Lalande et passionné d'agronomie, fait paraître en 1797 un court essai intitulé *Des prêtres et des cultes* et dont le sous-titre porte que « Toute prédication doit être réduite à la prononciation du précepte : "Aimez Dieu plus que tout, et le prochain comme vous-même" ». Cet auteur au nom prédestiné affirme

(59) *Annales de la religion, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'église de France sur la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Impr. Librairie chrétienne, t. I, 1795, p. 237.

(60) *Annales de la Religion*, 9<sup>e</sup> volume, p. 428.

(61) *Ibid.*, t. 1, p. 577.

en effet que « la prédication est dangereuse » et porte en elle le germe des guerres de religions<sup>62</sup>.

La crainte de Paradis de Raymondis est donc de voir le sermon, réinvesti par la politique, semer le germe de la dissension ; inversement, les discours de morale, les « sermons civiques », privés de leur charge dogmatique, encourent un autre risque : la transformation en une parole close sur elle-même, génératrice d'ennui, sans effet sur le public auquel elle est censée s'adresser. Là encore, on peut percevoir l'écho affaibli de l'une des hantises des auteurs pieux de manuels de prédication : l'inefficacité de cette dernière. Car avant d'être une pièce littéraire, un bon sermon doit, selon tous les manuels, être évalué par les effets qu'il produit sur les auditeurs, poussant les pêcheurs à se convertir, à changer de vie. Seul son caractère performatif est censé en constituer toute la valeur. Or c'est un motif récurrent, de La Bruyère à Mercier, que le caractère purement rhétorique, dans le sens péjoratif du terme, de trop nombreuses prédications. Les moralistes dénonçaient notamment le peu de réceptivité d'une cour superficielle et frivole à des paroles qui auraient du être dérangeantes, mais ne l'étaient que trop peu, entraînant le jugement sans appel : « Ce n'est qu'un sermon ». C'est ce caractère de « langue de bois », cette vanité, cette innocuité du sermon qui sont dénoncés dans la gravure intitulée « L'ennui des prêches civiques » où l'orateur, surmontant un Christ voilé, ne parvient pas, malgré la proximité du buste de Voltaire qui devrait l'inspirer, à capter l'attention de ses auditeurs et à les maintenir éveillés.

L'on s'est efforcé ici de retracer les vicissitudes subies par la parole des prédicateurs au cours de la décennie révolutionnaire. Il serait sans doute excessif de prétendre que tous les discours relevant de l'éloquence sacrée ont brutalement basculé d'une tonalité morale à une portée politique pour retrouver, à partir de 1795, une dominante morale qui pouvait, malgré les divergences, estomper les oppositions les plus fortes. Une telle présentation serait caricaturale. Annoncer la parole de Dieu peut difficilement se faire en échappant totalement au poids des institutions et des enjeux temporels, en ce sens, le sermon échappe difficilement à la dimension politique au sens large du terme. Madame de Staël le rappelle au

(62) Le souhait de Paradis de Raymondis est à rapprocher de l'action du représentant en mission Lequinio qui, le 1<sup>er</sup> nivôse an II, avait signé à Saintes un arrêté qui interdisait de « prêcher et d'écrire pour favoriser quelque culte ou opinion religieuse que ce puisse être », cité par Françoise BRUNEL, notice « Lequinio », *Dictionnaire historique de la Révolution française*, Albert SOBOUL (dir.), Paris, PUF, 1989, p. 667-669.



début de l'Empire : « La religion en France, telle que les prêtres l'ont prêchée, a toujours été mêlée avec la politique ; et depuis le temps où les papes délioient les sujets de leur serment de fidélité envers les rois, jusqu'au dernier catéchisme sanctionné par la grande majorité du clergé françois ». Mais elle poursuit un peu plus loin en rappelant que l'investissement de l'éloquence sacrée par la politique risque en des temps d'affrontements de décrédibiliser les orateurs et de nuire à leur intention missionnaire. Le recours à la morale ne serait-il pas un moyen de retrouver le chemin de la concorde ? C'est du moins l'une des interprétations possibles de ce passage des *Considérations sur la Révolution française* : « Les sermons, en France, comme en Angleterre, dans les temps de parti, ont souvent porté sur des questions politiques, et je crois qu'ils ont très mal édifié les personnes d'une opinion contraire qui les écoutoient. L'on a peu d'égards pour celui qui nous prêche le matin, s'il a fallu se disputer avec lui la veille, et la religion souffre de la haine que les questions politiques inspirent contre les ecclésiastiques qui s'en mêlent »<sup>63</sup>. Au terme de ce parcours rapide, bien des pans du sujet restent à explorer. L'étude des carrières individuelles par exemple, au-delà des cas bien connus des abbés Fauchet ou Maury, permettrait de mieux connaître le poids des événements sur les choix individuels et les modalités de la prise de parole. Deux points ressortent néanmoins de cette évocation. Tout d'abord la modification durable des conditions effectives, institutionnelles, de la prédication. Quand l'abbé Baston évoque dans ses *Mémoires* sa jeunesse rouennaise et l'engouement pour les prédicateurs parisiens, il est clair qu'il s'agit là d'un monde révolu<sup>64</sup>.

Ensuite, on peut se demander si la place nouvelle faite à l'inspiration et à l'enthousiasme dans la prédication à l'âge romantique, ce que F. Paul Bowman a mis en valeur, n'a pas été largement provoquée, non seulement par l'ébranlement de l'événement révolutionnaire avec ce qu'il a pu amener de discours apocalyptiques et d'appels à une foi pénitentielle, mais aussi par l'écho différé de certains discours révolutionnaires qui bouleversaient les normes de la rhétorique. En effet, si les orateurs se montrent très tôt soucieux de distinguer harangue politique et discours religieux, les deux formes d'énonciation ne peuvent être radicalement

(63) Germaine de STAËL-HOLSTEIN, *Considérations sur la Révolution française*, introduction, bibliographie et notes par Jacques GODECHOT, Paris, Tallandier, 1983, chapitre XI, « Du mélange de la religion avec la politique », p. 593-594.

(64) *Mémoires de l'Abbé Baston*, chanoine de Rouen, [1897], Julien LOTH, Charles VERGER (éd.), Paris, Picard et Fils, Genève, Slatkine Reprints, 1977, vol. 1, chap. XII, p. 217-223.



étrangères l'une à l'autre. Les seules apostrophes de « frères » ou de « citoyens », lancées du haut des tribunes ou des chaires, révèlent la confusion des registres, confusion qui n'est pas toujours involontaire et que l'on pourrait sans doute repérer chez certains orateurs d'autres révolutions, notamment celle de 1848.

Isabelle BRIAN

Université Paris I, Centre de recherches d'histoire moderne  
EHESS, Centre d'anthropologie religieuse européenne  
21, rue Oudry, 75013 Paris  
Isa.brian@wanadoo.fr